

La grande chance de la recherche agronomique suisse



Urs Niggli, directeur du FiBL

Chère lectrice, cher lecteur,

La recherche agronomique a de nouveau regagné du poids dans la société. Les gens aiment manger, et cuisiner est apprécié. Ils ne sont pas rares ceux qui se définissent même par leur manière de manger et d'acheter: «Je suis végane», «J'achète régulièrement des produits bio», «J'achète seulement chez la paysanne au marché», «Je suis contre les manipulations génétiques» ou «Chez moi, pas d'autres steaks que ceux d'élevages de plein air». Ce que contredisent par ailleurs les deux milliards de francs que les Suisses dépensent de l'autre côté de la frontière avant tout dans les magasins hard-discount bon marché. Que nous le voulions ou non, les consommatrices et les consommateurs participent à la discussion quand il s'agit de définir des priorités de recherche.

La société attend de la recherche des recettes pour pouvoir nourrir une population mondiale en continuelle augmentation. Cela ne simplifie malheureusement pas la chose. Car l'augmentation de la production n'est en fait pas une solution, puisqu'elle menace la stabilité de la planète.

Cette situation présente cependant des opportunités pour la recherche agronomique suisse. Elle est en bonne place internationale dans différentes disciplines de la durabilité - par exemple l'écologie du sol, les systèmes herbagers durables, l'agriculture biologique, l'alimentation bovine et les conditions d'élevage conformes aux besoins des espèces, mais aussi la protection phytosanitaire biologique, la technologie laitière ou la modélisation des systèmes économique-écologiques. La compétence dans la collaboration scientifique avec les pays en développement est encore en phase de construction.

Dans la recherche, la discussion est imprégnée des notions d'efficacité et de suffisance. L'efficacité permet bien sûr de faire plus avec moins; mais sans renoncements fondamentaux, les gains de productivité entraînent davantage de gaspillage de denrées alimentaires. La consommation des ressources finies (par exemple le phosphore ou le pétrole) et la pollution des écosystèmes continueront d'augmenter. La suffisance signifie par contre tenir compte, aujourd'hui déjà, de la pénurie future. C'est ce que fait par exemple l'agriculture biologique avec ses directives pour la fumure. La production de déchets de toute sorte doit diminuer drastiquement, du champ à la consommation. Et de nouveaux procédés de transformation doivent permettre aux déchets inévitables de revenir dans l'agriculture sous forme de matières premières de haute valeur. La plupart des paramètres de la durabilité qui sont influencés par l'agriculture - comme la biodiversité, la qualité du sol, la diversité agro-génétique, la qualité des paysages, de l'eau et de l'air, sans oublier le revenu agricole - ont continué de se dégrader inexorablement, malgré les objectifs de l'ONU et les augmentations d'efficacité.

L'agriculture pratiquée en Suisse sur un million d'hectares a davantage de degrés de liberté, et les politiciens de l'UE la considèrent souvent comme une sorte de cuisine d'expérimentation pour les nouvelles idées. Sachons donc saisir la chance de nous attaquer au changement de paradigme réclamé par de nombreuses institutions internationales, de l'expérimenter progressivement avec les agriculteurs et d'analyser plus précisément ses répercussions sur la durabilité globale. La recherche agronomique doit réfléchir de manière beaucoup plus radicale!